

INTRODUCTION

Ariane Loraschi, doctorante sous la direction de Tatiana Victoroff, (UR1337, CL, Université de Strasbourg)

Au-delà des concepts philosophiques qui la déclinent, la rencontre est au cœur même de la vie et de l'existence. Bien que présente à travers les âges, la notion revêt toutefois aujourd'hui un sens bien particulier. Une particularité que le titre de cette journée souligne. *Raviver la rencontre*, c'est-à-dire la rendre plus vive, voire la faire revivre, lui redonner de la vigueur, de la fraîcheur, de l'énergie ; la ranimer même. Cette énergie a été portée par une équipe elle aussi fruit d'une rencontre qui a abouti à un comité d'organisation réunissant étudiants en master et doctorants, avec l'appui de l'École doctorale des Humanités et l'aide de Mesdames Giacco et Egger à qui nous exprimons toute notre reconnaissance, de la Faculté des Lettres, et avec l'accompagnement de Tatiana Victoroff que nous remercions vivement. Cette manifestation voit par ailleurs la présence d'étudiants et de doctorants représentant la Faculté des lettres avec le CELAR, le CERIÉL, l'Europe des Lettres, et LiLPa, la faculté des Langues, avec l'unité de recherche des Mondes germaniques et nord-européens, le CHER et SEARCH, la faculté de Philosophie, avec le CREPHAC, en enfin la Faculté des Arts avec l'ACCRA. Pour la première année, nous avons également la joie d'accueillir Mme Rakitic, coordinatrice de la mission handicap, qui œuvre au quotidien à créer un lien fondamental entre ce qu'on appelle dans le jargon de l'enseignement adapté, le milieu protégé et le milieu ordinaire. Au-delà de leur unité de recherches, au-delà de leur fonction, c'est autant d'individus que l'on remercie chaleureusement, car sans eux, cette rencontre n'aurait pas lieu.

Pourquoi cette importance de questionner la rencontre, alors même que par définition, elle s'articule autour du fait de se retrouver fortuitement en présence de quelqu'un ou d'aller volontairement au devant de lui ? Pourquoi la raviver au sein de la communauté, alors même qu'elle est ciment de la société, et ne peut dans une démocratie comme la nôtre, être empêchée ? Parce qu'entre ce mois d'octobre et ce qu'on a appelé le premier confinement, les mesures sanitaires ont entravé la rencontre physique, parce que sur dix-neuf mois, le campus a été quasiment vidé de ses étudiants pendant dix-sept mois. Contraints à la distance physique pendant de longs mois, nous fûmes pourtant en lien : la notion de rencontre fut revisitée de façon inédite, déclinée dans le vocabulaire courant en fonction de deux termes, « le présentiel » et le « distanciel », articulant ainsi la notion autour du fait d'être présent. Or, s'il peut se décliner autour du temporel, « présent » s'entend également comme le fait de faire acte de présence, s'opposant ainsi à « absent ». On peut être présent dans l'espace, à proximité d'un individu ou par la conscience : les modalités de la présence sont alors précisées, de la présence d'esprit à la présence de cœur, être présent en pensée, être présent pour, être présent à quelqu'un ou à soi-même, être présent au monde. Cette présence non matérielle apparaît chez Maupassant lorsqu'il évoque « cette présence constante de l'absente qui est le premier signe de l'amour. » (Maupassant, *Mont Oriol*). Elle revêt également un caractère relatif : on pense alors à ce beau passage de Roland Barthes, écrivant dans les *Fragments d'un discours amoureux* : « La frustration aurait pour figure la Présence (je vois

chaque jour l'autre, et pourtant je n'en suis pas comblé : l'objet est là, réellement, mais il continue à me manquer, imaginativement) ».

Et pourtant, ces dix-neuf derniers mois, le mode de présence à l'autre a été articulé en fonction d'un paradigme opposant ces deux mots qui ne sont pas reconnus par l'Académie française, celle-ci indiquant en effet à juste titre que :

Le Centre national d'enseignement à distance (le CNED) a été créé en 1939, il y a donc plus de quatre-vingts ans. Cette assez longue histoire a permis de faire entrer la locution *enseignement à distance* dans l'usage. Aussi n'est-il sans doute pas nécessaire de remplacer cette forme par l'expression « en distanciel », trop largement répandue en ces temps de fermeture partielle de nombre d'établissements scolaires. Parallèlement à « à distance », on emploiera « en présence », plutôt que l'anglicisme *présentiel*.

Le mot « présentiel » est toutefois entré dans le Larousse bien avant la pandémie, en 2017, pour désigner, je cite « un enseignement à suivre sur place et non à distance », révélant ainsi le mode de transmission et non pas le contenu. Ainsi entendu, l'emploi de l'adjectif « distanciel » par opposition à « présentiel » renvoie à des contraintes d'ordre matériel et n'est pas conduit par un intérêt didactique. Ceci fait de lui un terme qui s'approcherait du vocabulaire managérial. Toutefois, alors que la préconisation de l'Académie française date de juillet 2020, le mot « présentiel » n'échappe pas à l'usage courant, même au sein de l'Université, puisque sur son site internet, l'UNISTRA évoque pour la rentrée 2021, je cite, « un retour à 100 % en présentiel ». Écrit avec un « t », « présentiel » peut effectivement être perçu comme un anglicisme, mais également comme un dérivé de l'adjectif « présent », et non du nom « présence ». Écrit avec un « c », « distanciel » apparaît, lui, comme un dérivé du nom « distance ». Si l'utilisation de ces deux termes dans le langage courant a de fait induit une définition du nom « présent » uniquement pensée à l'aune d'une participation physique, le hasard de la rencontre a en outre laissé la place à sa programmation, le contingent, au nécessaire. Non plus décliné par opposition au nom « absent », l'adjectif « présent » l'est désormais en fonction de la distance ; pourtant, le sens des deux termes a été acquis au regard du dérivé de deux mots – « présent » et « distance » – qui à l'origine ne s'opposent pas ; il est par ailleurs entendu que lorsqu'on est « en distanciel », on est présent ; de la même façon, on peut être distant tout en étant présent.

Si la notion de rencontre articulée autour du « distanciel » et du « présentiel » renvoie à une aporie, c'est bien parce que la présence abstraite, la présence à soi ou encore au monde, semblent, dans le nouvel usage lexical, être sacrifiées sur l'autel de l'utilité. Qu'advient-il en effet de l'immatérialité de la présence qui pourtant nourrit la rencontre ? Que penser de la présence de l'absent, ferment du désir ?

C'est au regard de ces questions que le thème de cette journée est apparu comme une évidence, une nécessité même. N'est-il pas urgent de faire revivre le sensible et l'abstrait, la communion des cœurs et des esprits, gratuitement et en dehors de toute nécessité ?